JACOB (Henri, dit **le zouave**), magnétiseur français, né à Saint-Martin-des-Champs le 6 mars 1828. Engagé volontaire au 7e hussards, il passa en Afrique, puis fit la campagne de Crimée. Il était musicien aux zouaves de la garde, en garnison à Paris, lorsqu'il devint tout d'un coup célèbre : le bruit se répandit qu'il guérissait les malades par la seule puissance de sa volonté. Au camp de Châlons, en 1866, un grand nombre de soldats assuraient s'être très bien trouvés de cette médication extraordinaire; la renommée du zouave guérisseur se consolida, il quitta le régiment et installa à Saint-Ouen un cabinet de consultation. La foule afflua. Il passait pour réussir, surtout dans les cas de paralysie partielle, d'ataxie locomotrice, et ce fut au point que le maréchal Canrobert, alors cloué par des rhumatismes sur son fauteuil, le fit appeler en désespoir de cause. Il ne parvint aucunement à le faire marcher; à peine, sur son ordre, le vieux soldat put-il se soulever sur son fauteuil, pour retomber aussitôt. La vogue du guérisseur n'en persista pas moins quelques années. Traduit en police correctionnelle pour exercice illégal de la médecine, il fut acquitté grâce à ce qu'il ne percevait pas d'émoluments; il retirait toutefois quelque argent de la vente de sa photographie et des brochures qu'il offrait à ses visiteurs. En novembre 1883, une autre poursuite fut dirigée contre lui pour blessures par imprudence : une vieille femme, souffrant d'une ankylose partielle du coude, s'était confiée à ses soins; il lui avait pris le bras, pour juger de sa mobilité, mais à peine l'avait-il un peu tiré en arrière qu'un craquement sinistre s'était fait entendre. Les chirurgiens de l'hôpital de Lariboisière estimèrent que le zouave guérisseur avait cassé le bras de sa malade et le prévenu ne se tira qu'à grand'-peine de cette mauvaise affaire. Sa clientèle ne l'abandonna pas complètement, mais depuis cette époque il a très peu fait parler de lui. On lui doit quelques ouvrages, ou du moins quelques ouvrages ont paru sous son nom : *Hygiène naturelle ou l'Art de conserver sa santé et de se guérir soi-même* (1868, in-12); l'auteur y expose que, pour se bien porter, vivre longtemps et éviter les maladies, il faut soumettre sa vie à un régime raisonné, prudent, approprié au tempérament, éviter les excès et les fatigues et se nourrir principalement de végétaux; *Pensées du zouave Jacob* (1868, in-12), réflexions morales et hygiéniques du même genre; *Poisons et contre-poisons dévoilés* (1874 in-18); *Charlatanisme de la médecine, son ignorance et ses dangers dévoilés* (1877, in-8o); *l'Hygiène du zouave Jacob* (1881, 2 vol. in-8o).

JACOBIEN s. m. (ja-ko-bi-ain — de *Jacobi*, nom du géomètre). Géom. Courbe du troisième degré qui est le lieu du point dont les polaires par rapport à trois coniques données concourent en un même point.

— **Encycl.** Les équations de trois coniques étant

$$U=0 \quad V=0 \quad W=0,$$

celles des polaires d'un point $\alpha\beta\gamma$ par rapport à ces coniques, sont, en désignant par

$$U_1\ U_2\ U_3,\ V_1\ V_2\ V_3,\ W_1\ W_2\ W_3$$

les dérivées par rapport aux trois coordonnées de U, V et W dans lesquelles on a remplacé les coordonnées courantes par les coordonnées du point :

$$U_1x + U_2y + U_3z = 0,$$
$$V_1x + V_2y + V_3z = 0,$$
$$W_1x + W_2y + W_3z = 0.$$

L'équation du *jacobien* s'obtient en éliminant $x\ y\ z$ entre ces trois équations, ce qui donne

$$U_1(V_2W_3 - V_3W_2) + U_2(V_3W_1 - V_1W_3) + U_3(V_1W_2 - V_2W_1) = 0.$$

L'équation du jacobien est un covariant du système des coniques. Le jacobien se réduit à trois droites quand les trois coniques ont un triangle autopolaire commun.

JACOBINI (Louis), cardinal italien, né à Genzano le 6 janvier 1830, mort à Rome le 28 février 1887. Il entra très jeune dans les ordres et se fit remarquer par sa vive intelligence. En 1862, Pie IX le nomma chanoine de Saint-Jean-de-Latran et l'attacha à sa personne en qualité de prélat domestique. Appelé à la Propagande en 1864, il y remplit les fonctions de secrétaire de la section spécialement chargée de la surveillance des affaires ecclésiastiques en Orient. En 1870, lors du concile du Vatican, Pie IX confia à Jacobini la charge de sous-secrétaire de ce concile. En 1874, il fut envoyé comme nonce apostolique du saint-siège à Vienne, et il occupa ce poste jusqu'au 19 septembre 1879. A cette date, le pape Léon XIII mit fin à sa mission en le créant cardinal de l'ordre des prêtres. Rentré à Rome en 1880, le prélat fut nommé secrétaire d'Etat, après la retraite du cardinal Nina. Il conserva ces fonctions jusqu'à sa mort. Dans la pensée du pape Léon XIII, qui avait besoin pour sa politique d'un homme n'ayant d'autre volonté que la sienne, le cardinal Jacobini avait pour mission de mener à bien la réconciliation du saint-siège avec l'empire d'Allemagne. Le secrétaire d'Etat s'est borné à exécuter les ordres reçus et tout son mérite a consisté à les bien comprendre. D'ailleurs indifférent à telle ou telle politique, il s'est contenté d'obéir au maître. C'est ainsi qu'il associa son nom aux actes les plus graves du pontificat, qu'il a modifié profondément les traditions de la hiérarchie ecclésiastique en subordonnant le pouvoir même spirituel des évêques à celui des nonces, et que, dans sa lettre au nonce de Munich, il a attribué au pape un droit absolu d'ingérence dans les affaires intérieures des Etats. Si la mort d'Antonelli modifia le gouvernement de l'Eglise aux dernières années de Pie IX, la disparition du cardinal Jacobini ne changea rien à la politique de Léon XIII. Les œuvres auxquelles avait contribué le secrétaire d'Etat n'étaient pas ses œuvres, pas même ces négociations avec l'Allemagne dont il vit le commencement et dont il ne fit qu'entrevoir la fin.

Jacobites (LES), drame en cinq actes et en vers de M. François Coppée (Odéon, 21 novembre 1885). On est en 1745, au lendemain du débarquement en Ecosse de Charles-Edouard Stuart, fils de Jacques-Edouard Stuart et arrière-petit-fils de Charles Ier. Ce prince vient demander aux montagnards écossais, qui, sous le nom de *jacobites*, furent les fidèles partisans de son père Jacques III, de l'aider à combattre les Anglais et à reconquérir le trône. Le clan des Mac-Fingall refuse de croire à l'arrivée du prétendant et se montre d'ailleurs mal disposé à le seconder. L'enthousiasme de leur chef, lord Fingall, et de sa jeune femme, lady Dora, ne les touche point; ils ne répondent rien non plus ni aux exhortations enflammées du vieil aveugle Angus, dont les quatre fils sont morts pour la cause des Stuarts, ni aux prières de la jeune Marie, sa petite-fille et son guide. Une inspiration du barde écossais les arrache enfin à leur apathie : il menace d'enfouir dans la terre l'étendard jacobite que depuis la dernière guerre il porte sur sa poitrine comme une relique sacrée; il ensevelira du même coup l'honneur des Fingall et les destinées de l'Ecosse. A la vue du drapeau les courages se réveillent, Charles-Edouard paraît à ce moment, et les Highlanders jurent de mourir pour lui. Le prince embrasse Marie, la petite mendiante, en disant :

Il me semble que c'est l'Ecosse que j'épouse.

Ce baiser, destiné à remercier le vieil Angus, a cet effet doublement imprévu d'embraser le cœur de la pauvre enfant et d'exciter en même temps la jalousie de la coquette lady Dora.

Le second acte transporte le spectateur sous les murs d'Edimbourg, au camp du prétendant. Bien qu'il ait remporté plusieurs avantages, les chefs écossais sont mécontents. Ce sont, en effet, de farouches puritains, et ils ont découvert que Charles-Edouard a une maîtresse. Ils ignorent encore qui elle est, mais ils connaissent l'endroit où les deux amants doivent se rencontrer. Ils forment le projet de les surprendre : si la coupable est la femme ou la fille de l'un deux, ils feront bonne et prompte justice, ils abandonneront sans retard la cause d'un prince débauché. Marie surprend leur complot. Elle sait, elle, que la maîtresse du prétendant n'est autre que lady Dora. Malgré sa haine contre cette rivale heureuse, elle jure de la sauver, car elle sauvegardera du même coup les destinées de Charles-Edouard.

Troisième acte, la maison du rendez-vous. Le prince vient d'en sortir, lady Dora est seule. Marie accourt et l'avertit du danger terrible qui la menace. « Fuyez » ! lui dit-elle. Il est trop tard : on frappe à la porte. La mendiante cache alors la grande dame dans une autre pièce, et quand les chefs de clan, ayant à leur tête lord Fingall, ont fait voler la porte en éclats, il ne trouvent devant eux que la petite-fille d'Angus. Incrédules, ils soupçonnent quelque supercherie; Marie va les convaincre par un suprême sacrifice : elle laisse tomber à terre une bourse armoriée et pleine d'or que le prince lui avait donnée pour son service. A ce moment paraît Angus. Il apprend le déshonneur de sa petite-fille et l'accable des plus terribles malédictions. Mais enfin les chefs de clan s'éloignent, Marie s'écrie en se jetant dans les bras du vieillard :

Père, je ne suis pas coupable : j'ai menti !
... Menti par grandeur d'âme,
Menti par un sublime et divin dévouement,

ajoute lady Dora. Le désespoir d'Angus se change en admiration.

Au quatrième acte, la fortune du prétendant a tourné : il a perdu la bataille de Culloden (1746), sa tête a été mise à prix, il est en fuite. Brisé de fatigue, il vient prendre quelques instants de repos dans une ferme appartenant à lord Fingall, où celui-ci s'est aussi refugié et où sa femme, blessée à mort sur le champ de bataille, a rendu le dernier soupir. Un enfant remet au mari trahi un médaillon tombé du cou de lady Dora. Il l'ouvre, et il y trouve, avec un portrait du prince, une lettre de celui-ci contenant la preuve de l'adultère. Dans le premier transport de sa fureur, lord Fingall saisit une hache pour tuer l'amant de sa femme; une pensée l'arrête :

La mort, la pire mort est tout ce qu'on lui doit.
Je le hais, je le hais... *mais il est sous mon toit.*

A ce moment la ferme est envahie par des soldats anglais; ils vont découvrir le prétendant : lord Fingall se nomme, ils l'emmènent, car sa tête vaut pour eux mille livres sterling, et le noble Ecossais dit en jetant un dernier regard sur la chambre où repose le prince :

Dors en paix, toi ! voilà comme un Fingall se venge !

Au cinquième acte, Charles-Edouard attend sur la plage une barque qui doit venir le prendre pour le conduire à bord d'un navire français. Angus passe, soutenant Marie qui est mourante. Le prince demande du pain aux deux mendiants. Quand il a reconnu Marie, il la presse dans ses bras et lui dit :

... Tu peux me juger, pauvre enfant !
Car je sens battre en toi le cœur encor vivant
De mon Écosse dont la blessure est mortelle.
Pauvre Écosse ! dis-moi, me pardonnera-t-elle?

Marie répond, non sans doute sans quelque allusion secrète à elle-même :

L'Ecosse ne peut te juger : elle t'aimait !

Marie n'a plus que quelques instants à vivre; mais la barque attendue vient d'arriver, le moindre retard pourrait perdre le prince, il s'éloigne. Au coup de canon qui annonce son heureux embarquement, Marie expire dans les bras de son grand-père. Le vieil Angus va l'ensevelir dans le drapeau de l'Ecosse.

Tel est, analysé dans ses grandes lignes, le drame dans lequel M. François Coppée a voulu peindre le dévouement d'une nation à la royauté, les devoirs d'un prince envers son peuple, et le châtiment qui ne tarde pas à l'atteindre quand il ose y manquer. Il remporta un grand succès bien qu'il manque d'unité dans l'action.

Il faut ajouter, pour être juste, qu'à la représentation ce défaut passe à peu près inaperçu, tant le spectateur est sous le charme de la langue nette et sonore de M. François Coppée, tant surtout le pathétique des situations lui laisse peu le temps de réfléchir. Voici toutefois le jugement plus que réservé porté sur ce drame par M. Sarcey : « Les *Jacobites* ne déparent point l'œuvre déjà si considérable de M. François Coppée. Ils n'y ajoutent rien. Ils auront près des lettrés un succès très honorable, et seront même vus avec plaisir de la foule malgré le sombre du sujet. »

Le poète a été secondé à l'Odéon par d'excellents interprètes; le succès le plus considérable a été pour Mlle Weber, qui s'est révélée comme une grande actrice dans le rôle de Marie.

* **JACOBS** (Jacques-Albert-Michel), peintre belge, dit **Jacobs-Jacobs**, né à Anvers en 1812. — Il est mort en 1879.

JACOBSEN (Jean-Pierre), romancier danois, né à Thistede, sur le Limfjord, le 7 avril 1847. Il étudia d'abord la botanique et publia deux monographies, l'une en langue française : *Aperçu systématique et critique sur les dermidacées du Danemark*, qui lui valut la médaille d'or de l'Université (1873); l'autre en danois : *Fortegnelse over de paa Laso og Anholt* 1870 *fundne Planter*. Après avoir traduit *l'Origine des espèces* et *la Descendance de l'homme*, de Darwin, il débuta dans les lettres par une nouvelle : *Mogens* (1872) et *Et Skud i Taagen* (1875), qui obtinrent le plus vif succès. Dans *Fru Marie Grubbe*, il a réuni une série de scènes et de récits du XVIIe siècle, aussi remarquables par la fidélité historique que par l'étude des caractères. Son roman *Niels Lyhne* (1880) est la mise en action de l'idée qu'il est à la fois dur de vivre et dur de mourir. Sa patrie lui doit l'introduction des idées évolutionistes, car, outre ses traductions de Darwin, il a traité des idées du philosophe anglais dans plusieurs mémoires.

JACOBSON (Edouard), auteur comique allemand, né à Gross-Strelitz (Haute-Silésie) le 10 novembre 1833. Il fit d'abord sa médecine à Berlin (1854-1858) et écrivit sa première pièce : *Faust und Gretchen*, lorsqu'il était encore étudiant (1856). Depuis, il a composé, soit seul, soit en collaboration avec O.-F. Berg, G. von Moser, O. Girndt, J. Rosen, R. Kneisel, une longue série de comédies (*possen*), la plupart en un acte et parmi lesquelles nous citerons : *Ma Tante, ta tante*, (1858); *Lady Beefsteak* (1860); *Un pensionnat de jeunes filles* (1864); *Narcisse en frac* (1865); 500.000 *diables*, pièce jouée trois cents fois de suite; *Postillon de Muncheberg, Flux et Reflux, les Galoches du bonheur, Vagabonds modernes, Berlinois à Philadelphie*, etc.

JACOBUS (Dom), pseudonyme de M. Charles Potvin, écrivain belge.

. **JACOLLIOT** (Louis), écrivain français, né à Charolles (Saône-et-Loire) en 1837. — Il a publié depuis 1877 un grand nombre d'ouvrages de vulgarisation dans lesquels domine l'élément romanesque : *l'Afrique mystérieuse* (in-4o); *la Cité des sables, El Temin* (in-12); *la Côte d'Ivoire* (in-12); *Rois, prêtres et castes* (in-8o), publiés en 1877; *Second Voyage au pays des éléphants* (in-12); *Voyage au pays des brahmes* (in-12); *Taïti, le crime de Pitcairn* (in-12), parus en 1878; *Voyage aux pays mystérieux* (1879, in-12); *Voyage au pays des fakirs charmeurs* (1880, in-12), *les Mouches du coche* (1880, in-12); *l'Olympe brahmanique* (1881, in-8o); *les Pêcheurs de nacre* (in-8o); *Voyage au pays du hatchisch* (in-12); *Voyage au pays des singes* (in-12); publiés en 1883; *les Animaux sauvages* (gr. in-8o); *Histoire naturelle et sociale de l'humanité* (2 vol in-8o); *Voyage dans le buisson australien* (in-12); *Voyage humoristique au pays des kangourous* (in-12), parus en 1884; *la Femme dans l'Inde* (in-8o) et *Voyage au pays des palmiers* (1887, in-18); *les Mangeurs de feu* (1887, in-8o); *le Coureur des jungles* (1888, in-8o). — Mme JACOLLIOT, née à Saint-Jean-Soleymieux (Loire) en 1843, morte à Paris en 1884, est auteur d'une relation ayant pour titre : *Trois Mois sur le Gange et le Brahmapoutre* (1875-1885, in-12).

JACQMIN (Frédéric-Prosper), ingénieur français, né à Paris le 30 mai 1820, mort dans cette ville le 28 avril 1889. Elève de l'Ecole polytechnique (1839), puis de l'Ecole des ponts et chaussées, il devint ingénieur ordinaire en juillet 1844 et ingénieur en chef en décembre 1869. Longtemps attaché à la construction du chemin de fer de Lyon, il entra ensuite dans l'administration du chemin de fer de l'Est, comme chef de l'exploitation, et, le 21 novembre 1872, il remplaça M. Sauvage, décédé, dans la direction de cette compagnie. De 1865 à 1874, M. Jacqmin fut professeur à l'Ecole des ponts et chaussées, et il a publié quelques-uns de ses cours : *De l'exploitation des chemins de fer* (1867, 2 vol. in-8o); *Des machines à vapeur* (1870, 2 vol. in-8o); *les Chemins de fer pendant la guerre de* 1870-1871 (1872, in-8o); *Etude sur les chemins de fer de l'Etat* (1878, in-8o) et une biographie très étendue de *M. de Franqueville, directeur général des ponts et chaussées et des chemins de fer* (1877, in-8o). M. Jacqmin, qui avait reçu le titre d'inspecteur général honoraire des ponts et chaussées, était commandeur de la Légion d'honneur depuis le 4 août 1874.

** **JACQUAND** (Claudius), peintre français, né à Lyon le 6 décembre 1805. — Il est mort à Paris le 3 avril 1878.

. **JACQUARD** (Léon-Jean), violoncelliste français, né à Paris le 3 novembre 1826. — Il est mort dans cette ville le 27 mars 1886. En 1877, à la mort de Chevillard, il fut nommé professeur d'une des deux classes de violoncelle au Conservatoire. Il était violoncelliste solo de la Société des concerts.

** **JACQUE** (Charles-Emile), peintre et graveur français, né à Paris le 23 mai 1813. — Après s'être abstenu depuis 1870 de prendre part aux Salons, M. Jacque a exposé en 1888 *le Grand Troupeau au pâturage* et *l'Abreuvoir, clair de lune*. Il a continué à s'adonner à l'eau-forte et on lui doit plusieurs planches de premier ordre, parmi lesquelles *la Bergerie*.

JACQUELAIN (Victor-Auguste), chimiste français, né à Goro (Italie) le 29 mai 1802, mort à Romanèche-Thorins le 16 mai 1885. Son père, capitaine d'artillerie, avait épousé une Italienne. Après avoir achevé ses études, il se destina d'abord à la pharmacie, puis vint à Paris suivre les cours de l'Ecole de médecine, se fit recevoir licencié ès sciences physiques et se fit admettre comme aide-préparateur du cours de chimie de Gay-Lussac, à l'Ecole polytechnique. M. J.-B. Dumas, alors répétiteur du cours de Thenard à la même école, le fit admettre en 1832, comme préparateur, à l'Ecole centrale, où il était lui-même chargé de trois cours de chimie. Durant son long séjour à l'Ecole centrale (1832-1873) M. Jacquelain publia soit dans les « Annales de chimie et de physique », soit dans les « Comptes rendus de l'Académie des sciences », soit dans le « Journal de pharmacie », une grande quantité de mémoires. Une de ses expériences les plus connues est celle qui eut pour résultat de démontrer la transformation allotropique du diamant en graphite lorsque le carbone cristallisé et transparent est soumis à la température très élevée produite entre les électrodes en charbon d'une pile de Bunsen de cinquante éléments moyens. Cette expérience, devenue classique, était toujours reproduite avec beaucoup d'éclat par J.-B. Dumas dans ses mémorables leçons à la Sorbonne. En 1848, M. Jacquelain fut nommé membre adjoint du comité des arts chimiques du conseil de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale; il en fit partie jusqu'en 1874, époque à laquelle il prit sa retraite et se retira à Romanèche-Thorins. Il continua néanmoins ses recherches dans le laboratoire qu'il avait installé chez lui, et l'Académie des sciences lui décerna en 1881 un prix de 4.000 francs.

. **JACQUEMART** (Henri-Alfred-Marie), sculpteur français, né à Paris le 22 février 1824. — Depuis le Salon de 1877, on a vu successivement de cet artiste : *Un chamelier de l'Asie Mineure*, groupe en bronze acquis par le ministère des Beaux-Arts (1878); *Dromadaire nubien*, bronze (1879). On doit encore à M. Jacquemart *deux figures symboliques* exécutées en pierre pour l'église Saint-Augustin.

JACQUEMART (Eugène-Alfred), homme politique français, né à La Neuville (Ardennes) le 3 octobre 1836. Entré dans l'enseignement, il est devenu inspecteur primaire du département de la Seine. Aux élections législatives du 4 octobre 1885, il se porta candidat sur la liste républicaine radicale dans le département des Ardennes et fut élu, au scrutin de ballottage, le 18 octobre, par 51.741 voix sur 76.908 votants. M. Jacquemart a pris fréquemment la parole dans des conférences sur des sujets scientifiques.

** **JACQUEMART** (Jules-Ferdinand), graveur français, né à Paris en 1837. — Il est mort dans la même ville le 28 septembre 1880. Parmi les dernières œuvres de cet

excellent artiste, nous citerons *six gravures* d'après Rembrandt, Paul Potter, Teniers, Van Ostade; *Armes orientales*, composition du graveur; *Moïse*, d'après Michel-Ange (pour la « Gazette des Beaux-Arts »); *le Liseur*, d'après Meissonier. Toutes ces gravures figurèrent à l'Exposition universelle de 1878 et valurent à leur auteur la grande médaille de la gravure; signalons encore une gravure *Mona Lisa*, dite *la Joconde*, d'après Léonard de Vinci (1879).

. **JACQUEMART** (Mlle Nélie), peintre française, née à Paris en 1840. — Après avoir exposé les portraits du *duc Decazes* et du *baron G. de Montesquieu* au Salon de 1878, Mlle Jacquemart obtint une médaille de 2e classe à l'Exposition universelle où elle avait envoyé les portraits de *M. Duruy*, du *maréchal Canrobert*, du *général d'Aurelle de Paladines*, de *Mlle G. B.*, de *M. T. B.* et du *ministre de la Justice, M. Dufaure*. « Pour ce qui est des portraits d'homme, dit à propos de cette dernière toile M. Charles Blanc, il est assez singulier que les femmes y soient si habiles, alors que leur délicatesse devrait les rendre plus propres à peindre des personnes de leur sexe. La vérité est que Mlle Nélie Jacquemart a d'autant plus de talent qu'elle s'attaque à des natures plus viriles et que son portrait de M. Dufaure est à la fois un des meilleurs de l'Exposition universelle et un de ses meilleurs à elle. M. Dufaure est représenté ici tel qu'il est, presque toujours pensif, absorbé, l'œil couvert par un sourcil en broussaille, les lèvres gonflées par une moue qui tient le visiteur à distance, la cravate négligée, les mains croisées sur les genoux, mais sillonnées de rides et encore ternies par la poussière des dossiers du palais ou des papiers d'Etat. On peut écrire sur ce portrait le *ne varietur*. » Depuis, on a vu de Mlle Jacquemart : le portrait du *comte de Sainte-A.* et de *Mlle Hélie D.* (1879); le portrait du *duc de B.*; *Etude de l'abbaye de Châlis* et *Deux Vues de Riom* (Auvergne), dessins (1880); portraits de *S. G. Mgr Perraud* et de *M. Ancel, sénateur* (1881). Cette remarquable artiste a également peint deux tableaux pour la chapelle de la Vierge de Clignancourt (1866). Mlle Jacquemart a épousé en 1881, M. Edouard André. En 1888 elle fit don à la Société philanthropique de ses bijoux, dont la vente produisit 407.040 fr.

* **JACQUEMIER** (Jean-Marie), médecin français, né à Tutegny, près de Gex (Ain), en 1806. — Il est mort le 15 juin 1879.

JACQUEMIN (Raphaël), peintre et graveur français, né à Paris en 1821, mort dans la même ville en décembre 1881. Il voyagea de bonne heure en Italie, où il étudia successivement aux académies de Milan, Bologne, Florence et Venise. Ses études ont surtout porté sur l'iconographie du costume. Au Salon de 1881, il exposait trois eaux-fortes : *Spécimen de costumes des* XVIe *et* XVIIe *siècles*, d'après les documents de l'époque. Aux Salons suivants, on vit de lui : *le Pape officiant, Jean-François de Gonzague, Marie-Anne de Bavière*, eaux-fortes (1863); *Charles VII*, d'après Solario; *Béatrix Sforza*, d'après Léonard de Vinci (1865); *Costumes moyen âge*, eaux-fortes (1867); *Personnages historiques*, trois eaux-fortes (1868); *Dames italiennes au* XVIe *siècle* (1869); *Louis XV*, d'après Vanloo (1870); *Elisabeth, palatine du Rhin* (1872); *Soldat lombard, Soldat vénitien du* XVe *siècle* (1873); portraits équestres de *Louis XVI* (1874); *Un membre du Directoire exécutif; Duroc*, aide de camp du premier consul (1875); *Sir Thomas Darton* (1876); *Costumes seigneuriaux du* XVe *siècle, Comtes de Hollande et de Flandre, Costumes militaires du* XVIe *siècle, Chevalier joutant*, d'après Michel Columb (1877); *Trois grandes dames du* XVIIIe *siècle* (1878); *Murat* (1879); *Un lansquenet du* XVIe *siècle* (1880); *Princesse italienne du* XVIe *siècle* (1881). Toutes ces eaux-fortes font partie des deux grands ouvrages publiés par l'auteur : *Iconographie du costume, du* IVe *au* XIXe *siècle* (in-folio de 275 pl., 1868) et *Histoire générale du costume civil, religieux et militaire*, dont le premier volume a seul paru (1879, in-4o, avec 48 pl.); il va du VIe au XIIe siècle.

Jacquerie (LA), tableau de M. Rochegrosse, qui a figuré à l'Exposition de 1885. Durant la triste époque où nous transporte M. Rochegrosse la population était entièrement ruinée par la guerre et la plus cruelle famine sévissait partout. Les paysans, attribuant aux seigneurs les maux dont ils étaient accablés, se réunissaient en bandes nombreuses et s'en allaient piller les châteaux. Ne reconnaissant plus aucune autorité, ils tuaient sans hésitation ceux qui leur résistaient et massacraient en maints endroits la famille de celui auquel ils avaient obéi la veille. C'est une de ces familles que nous montre M. Rochegrosse. Les femmes et les enfants, affolés, avaient trouvé un dernier refuge dans une salle du château où ils s'étaient enfermés. Mais les paysans, armés de faux et de gourdins, ont escaladé la fenêtre et se précipitent en hurlant dans la salle. La tête et le cœur du châtelain sont en haut d'une pique sanglante; la bannière, déchirée, vient d'être jetée sur les dalles. Les enfants se serrent les uns contre les autres, une jeune fille se roule par terre pour ne pas voir le coup qui va la frapper, tandis que, par un effort suprême d'héroïsme, la vieille grand'mère, seule restée debout, s'avance au devant des assaillants, en couvrant d'un geste protecteur la famille placée derrière elle. Cette scène, où le côté mélodramatique est poussé à l'excès, a pourtant une allure pathétique qui impressionnait d'autant plus la foule, qu'elle était depuis longtemps déshabituée de cet ordre de sujets. M. Rochegrosse semblait en effet vouloir renouveler la tentative d'art dramatique inaugurée autrefois par Paul Delaroche et qui se trouve sans représentants parmi nos maîtres contemporains. Ce tableau eut le prix au Salon.

JACQUES (SAINT-) ou **NUI-GANH-RAÏ**, cap de la côte orientale de la Cochinchine, sur la mer de Chine méridionale, à 75 kilom. S.-E. de Saïgon, par 10o 19′ 40″ de lat N. et 104o 44′ 43″ de long E. Ce promontoire est l'extrémité de la presqu'île Saint-Jacques, baignée à l'O. par la baie de Ganh-Raï. C'est la première terre de la Cochinchine que l'on voit lorsqu'on vient du détroit de Malacca. Un feu fixe (146 mètres d'altitude), d'une portée de 56 kilom., un sémaphore et un fortin sont établis sur ce cap, et, dans un village voisin, la caserne et le télégraphe; le câble télégraphique reliant la France à Saïgon et à Hong-Kong y atterrit.

* **JACQUES** ou **GIACOMO** (Luigi MARROCCO, en religion le P.), franciscain italien, né près de Turin en 1808. — Il est mort dans la même ville le 30 septembre 1885.

. **JACQUES** (Remy), homme politique français, né à Breteuil (Oise) le 17 janvier 1817. — Réélu député, le 21 août 1881, par le département d'Oran, il fut élu sénateur, le 8 janvier 1882, lors du renouvellement triennal du Sénat, par 70 voix sur 76 votants.

JACQUES (Edouard), homme politique français, né à Saint-Omer le 26 septembre 1828. Lors de la révolution de 1848 il prit part au mouvement républicain, et, quoique âgé de vingt ans à peine, fut nommé vice-président d'un club démocratique, à Lille. Il était alors instituteur. Ayant quitté l'enseignement, il vint à Paris et s'associa à une maison de distillation de Plaisance dont il devint plus tard le propriétaire. Il n'avait jamais cessé de s'occuper de politique. Aux élections de 1874, il fut nommé membre du conseil municipal de Paris pour le quartier de Plaisance, et, dans cette assemblée, il sut se faire une place à part en se livrant sérieusement à l'étude des questions financières et économiques. Il a présidé la commission du budget, les commissions de finances, les commissions de vérification des comptes de la Compagnie du gaz et a toujours montré dans ces fonctions une réelle compétence. Il s'est également occupé des questions d'enseignement et a été nommé membre du conseil départemental de l'Instruction publique, du conseil académique de Paris et président du conseil d'administration du collège Rollin. En 1882, le conseil municipal l'avait placé en tête de la liste des candidats aux fonctions de receveur municipal; il déclina cette candidature, la majorité de deux voix qui lui avait été donnée ne lui ayant pas semblé suffisante. Ses votes au conseil le classent parmi les autonomistes; mais il s'est le plus souvent abstenu dans les votes purement politiques, et partant illégaux, que le gouvernement devait forcément annuler. Il a voté : la laïcisation des services communaux, dans l'enseignement et dans l'assistance publique, la création des lycées de jeunes filles, l'agrandissement de la Banque de France, l'abaissement du prix du gaz, la création de logements à bon marché au moyen d'une convention avec le Crédit foncier, etc. Aux élections de 1884 il fut réélu à une grande majorité sans avoir besoin de faire de profession de foi ni d'adhérer à aucun programme. Elevé en 1887 à la présidence du conseil général de la Seine, fonction qu'il conserva, contre la coutume, en 1888, il fut choisi comme candidat à la députation, dans le département de la Seine, contre le général Boulanger, à l'élection partielle du 27 janvier 1889. Cette candidature lui avait été dévolue par le congrès républicain du 6 janvier où il avait obtenu 234 voix; il échoua avec 162.875 suffrages, son compétiteur en ayant obtenu 245.236.

JACQUET (Jules), graveur français, né à Paris le 1er décembre 1841. Il entra en 1861 à l'Ecole des Beaux-Arts, où il fut élève de MM. Henriquel, Laemlein et Pils, et où il obtint le prix de Rome en 1864 avec une *Académie d'après nature*. On doit à ce très habile artiste : *Saint Bruno en prière*, d'après Eustache Lesueur (1867); *Polyphème poursuivant Acis et Galatée*, d'apres le tableau d'A. Carrache, du palais Farnèse (1869); portrait de *Sa Sainteté Pie IX* (1870); *Bartolo*, portrait d'après Raphaël, gravures au burin (1871); *l'Odorat*, d'après D. Teniers, eau-forte (1872); *Terres cuites grecques*, d'après les dessins de M. J.-A. Chaplain, pour *les Céramiques de la Grèce*, de M. A. Dumont (1873); *Figurines grecques*, d'après les dessins de M. A. Dumont, destinées au même ouvrage; *l'Amour sacré et l'Amour profane*, d'après le Titien (pour la Société française de gravure), et *Gloria Victis*, d'après M. Mercié, pour le ministère des Beaux-Arts (1878). Cet ouvrage valut à son auteur une médaille de 2e classe; en 1876, il obtenait un rappel de médaille avec une gravure au burin, *Enfant*, fragment d'une fresque de Raphaël, conservé à Rome dans le musée de l'Académie de Saint-Luc (pour la Société française de gravure). Il exposait, cette même année, *la Jeunesse*, d'après Chapu (acquise par le ministère des Beaux-Arts). Citons encore de M. Jacquet : *Clio, Euterpe et Thalie*, et *Mme Récamier*, d'après David [pour la chalcographie du Louvre] (1878); *Ex-voto*, d'après Largillière, pour la préfecture de la Seine, et *l'Amour qui vient*, d'après M. J. Aubert (1880); *Melpomène, Erato et Polymnie*, d'après Lesueur (1881); *Esmeralda*, d'après Lefebvre, et *Pygmalion et Galatée*, d'après Diaz (1882), valurent à l'artiste une médaille de première classe. Vinrent ensuite le portrait de *M. Desmarres* (1883); *Ex-voto, les Muses, Esmeralda* (exposition nationale de 1883); *Jules Lefebvre-Deumier* (1884); *l'Aurore*, d'après J. Lefebvre (1885); *le Printemps*, et *Daphnis et Chloé*, d'après Millet (1886); *Calliope*, d'après Paul Baudry (1887); *la Belle Portia*, d'après M. Cabanel (1888); M. Jacquet est un des interprètes de Meissonier, d'après lequel il a gravé : *M. Stamford* (1884); le *Portrait du sergent* (1887); puis cette page capitale, la reproduction du célèbre tableau de *Dix-huit cent quatorze*, à laquelle il va donner comme pendant la gravure de *Dix-huit cent sept*, en cours d'exécution.

M. Jules Jacquet, qui a été élu président de la Société des graveurs au burin à la mort de Claude-Ferdinand Gaillard, est décoré depuis 1883.

. **JACQUET** (Jean-Gustave), peintre français, né à Paris le 25 mai 1846. — *Jeanne Darc prie pour la France* représentait l'artiste au Salon de 1878. A l'Exposition universelle, où il envoyait *la Rêverie*, M. Jacquet obtenait une médaille de 3e classe. L'année suivante il était nommé chevalier de la Légion d'honneur. Depuis, on a vu de lui : *la Première Arrivée* (1879); *le Menuet*, et portrait de *Mme D**** (1880); *la Pavane, danse solennelle du* XVIe *siècle* (1884); *l'Espiègle* et *la Reine du camp* (1885); un portrait de *Mme la duchesse d'Uzès* (1886); *l'Enchanteresse Armide abandonnée par Renaud* (1887); *l'Oiseau envolé* (1888).

JACQUET (Achille), graveur français, né à Courbevoie le 28 juillet 1846. Il eut pour maîtres MM. Henriquel, Pils et Laemlein, et se fit remarquer par ses reproductions d'œuvres modernes de Cabanel, Bouguereau, Meissonier. Ses principales planches sont : *David et Goliath*, d'après le tableau de Daniel de Volterre, du musée du Louvre (1868); *la Muse Uranie*, d'après le tableau de Lesueur, au musée du Louvre (1870) [cette planche a été acquise par la direction des Beaux-Arts]; *Sainte Barbe*, d'après Palma Vecchio (1873); *le Courage militaire*, gravure au burin, d'après M. P. Dubois (1877) [commandé par la direction des Beaux-Arts]; *la Pose*, d'après M. Bouguereau (1881); *Flore et Psyché*, d'après M. Cabanel (1882); *Evanouissement de sainte Catherine*, d'après la fresque de Sodoma à Sienne (pour la Société française de gravure), et *Janvier, Avril, Mai, Août et Novembre*, d'après M. Cabanel (1883); *Ophélie, Rébecca et Eliézer; Juillet et Octobre*, d'après M. Cabanel (1884); *Février, Mars, Juin, Septembre et Décembre*, et *l'Education de saint Louis*, d'après Cabanel (1885); le portrait de *M. Mackay*, d'après le même artiste (1886); le portrait de *Carle Vernet*, d'après Lépicié (1887) [pour la Société française de gravure]; enfin *le Peintre d'enseignes*, d'après Meissonier (1888). En 1877, cet artiste obtenait une médaille de 3e classe, puis une médaille de 2e classe en 1881, et à la suite du Salon de 1884 une médaille de 1re classe lui fut décernée.

JACQUEZ s. m. (ja-kès). Vitic. Cépage américain. V. CÉPAGE.

* **JACQUINOT** (Charles-Hector), amiral français, né à Nevers le 4 mars 1796. — Il est mort à Toulon le 18 novembre 1879.

JACQUOT (Albert), luthier et écrivain français, né à Nancy en 1853. Il appartient à une famille où l'art du luthier est héréditaire. Membre de l'Académie de Stanislas, il a publié les ouvrages suivants : *la Musique en Lorraine* (1882, in-8o); *Anoblissement d'artistes lorrains* (1885, in-8o); *Guide de l'art instrumental : Dictionnaire pratique et raisonné d'instruments de musique anciens et modernes* (1885, in-8o).

. **JADÉITE** s. f. (ja-dé-i-te — rad. *jade*). Minér. Silicate d'alumine et de soude.

—**Encycl.** On désigne sous le nom de *jadéite* les néphrites contenant jusqu'à 25 pour 100 d'alumine, et jusqu'à 14 pour 100 de soude. La jadéite se présente en masses compactes, se fendant facilement, d'une dureté de 6,5 à 7, d'une densité de 3,2 à 3,4, plus dures et plus denses par conséquent que la néphrite proprement dite, translucides, parfois d'une teinte nacrée, d'un vert variable. Elle contient de 55 à 60 pour 100 de silice; au chalumeau, le minéral fond facilement en un verre semi-transparent. Les recherches microscopiques ont prouvé qu'il est composé de filaments intimement entremêlés, appartenant selon toute probabilité au groupe de l'augite. On trouve la jadéite brute, en blocs considérables, dans les environs de Mogoung, en Birmanie, et contenue dans un lit d'argile d'un jaune rougeâtre. On l'a également trouvée à l'état de haches taillées dans les constructions lacustres de la Suisse et du midi de la France. En Orient, on en fait des poignées de sabres, des idoles, des amulettes, etc.

* **JADIN** (Louis-Godefroy), peintre français, né à Paris le 20 juin 1805. — Il est mort dans cette ville le 20 juin 1882. M. Jadin ne prit pas part aux Salons de 1868 à 1872. Il reparut en 1873 avec *Deux barques*, et une *Griffonne d'Espagne*; en 1874, on vit de cet artiste des *Chiens vendéens, Beaupoil* et *Tony*. Il exposa pour la dernière fois en 1875, et obtint un réel succès avec *les Griffons* et *Perkins*. On doit encore à M. Jadin, pour la décoration de la salle à manger de l'hôtel d'un ministère, *huit panneaux représentant des sujets de vénerie et de fauconnerie*.

* **JAEGER** (Gustave), peintre allemand, né à Leipzig le 12 juin 1808. — Il est mort dans la même ville le 19 avril 1871.

JÆGER (Emile-Frédéric-Oscar), historien et pédagogue allemand, né à Stuttgart le 26 octobre 1830. Après avoir enseigné en divers lieux, il fut nommé directeur du gymnase Frédéric-Guillaume à Cologne. On lui doit : *John Wycliff et son influence sur la réformation* (1854); *Histoire des Romains* (1861); *Histoire des Grecs* (1866); *les Guerres puniques racontées d'après les sources* (1869-1870). Il est l'auteur d'un de ces nombreux opuscules sur la guerre de 1870-1871 qui ont été répandus à profusion dans les écoles allemandes; il a publié aussi, avec Creizenach, une nouvelle édition de l'*Histoire universelle* de Schlosser, qu'il a complétée par une étude sur les événements de 1815 à 1871 (1874-1875, 3 vol.).

JÆGER (Gustave), naturaliste et médecin allemand, né à Burg (Wurtemberg) le 23 juin 1832. Après avoir installé un aquarium maritime et un jardin zoologique à Vienne, il devint professeur de zoologie à l'académie d'agriculture de Hohenheim et au Polytechnikum de Stuttgart. Au commencement de 1884, il quitta ces fonctions pour pratiquer la médecine dans cette ville. Il est surtout connu par sa théorie des émanations émises par les animaux et les hommes, lesquelles, selon lui, produiraient les goûts, les instincts, et joueraient un rôle important dans le développement de l'individu et dans l'hérédité. Le monde savant rejeta cette théorie. M. Jæger tenta ensuite d'introduire des réformes dans le costume, prétendant que les tissus de coton sont malsains et qu'il ne faut employer pour la confection des vêtements que des tissus de laine. Cette nouvelle théorie de l'aventureux savant n'eut pas plus de succès que la première. Ajoutons que M. Jæger est un fervent disciple de Darwin. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Lettres zoologiques* (Vienne, 1864-1876); *Darwin contre Wigand* (Stuttgart, 1874); *la Théorie de Darwin, par rapport à la morale et à la religion* (Stuttgart); *Traité de zoologie générale* (Leipzig, 1871-1878, 2 vol.); *la Résistance aux épidémies et la force de la constitution* (Leipzig, 1878); *le Costume normal et la protection de la santé* (Stuttgart, 1880); *la Découverte de l'âme*, où il expose ses théories relatives à l'émanation, qui, depuis 1881, paraissent dans une feuille mensuelle.

* **JAELL** (Alfred), compositeur et pianiste autrichien, né à Trieste en 1832. — Il est mort à Paris, le 25 février 1882.

JAGICZ (Vatroslaw), philologue croate, né à Warasdino (Croatie-Slavonie) le 6 juillet 1838. Il fit ses études à Vienne et les acheva dans les universités d'Allemagne et de Russie. En 1872, il obtint la chaire de philologie comparée à l'université d'Odessa, puis fut nommé en 1874 professeur de langue slave à celle de Berlin. Il a publié : *Exemples de l'ancienne langue croate* (Agram, 1861-1866, 2 vol.); *Grammaire de la langue croate* (1864); *Histoire littéraire du peuple croate* (1877), ouvrage important auquel il a donné, l'année suivante, un *Appendice*. Il a, de plus fait insérer de nombreux mémoires sur des sujets de linguistique dans les « Actes de l'Académie indo-slave », et, depuis 1876, il publie avec Leskien et Nehring les « Archives de philologie slave ».

* **JAHR** (Georges-Henri-Gottlieb), médecin homéopathe allemand, né en Saxe-Gotha le 30 janvier 1801. — Il est mort à Bruxelles en juillet 1875.

* **JAIME** (Ernest), vaudevilliste français, né vers 1802. — Il est mort à Versailles en juin 1884.

. **JAIME** (Adolphe), auteur dramatique, né à Paris en 1824, fils du précédent. — Il a fait représenter, en 1881, au Gymnase : *la Chambre nuptiale*, comédie en un acte, avec Busnach; à la Renaissance : *la Bonne aux camélias*, comédie en un acte, avec Crémieux; en 1882, à la Porte-Saint-Martin : *le Petit Faust*, opéra-bouffe fantastique, à grand spectacle, en trois actes et onze tableaux; en 1866, aux Menus-Plaisirs : *Il était une fois...*, opérette en trois actes, avec Dozé-Simiane, musique de Lagoanère; en 1887, au Château-d'Eau : *Vidocq*, drame en cinq actes et sept tableaux, avec Georges Richard; en 1888, aux Bouffes-Parisiens : *Mam'zelle Crénom*, opérette en trois actes, avec Georges Duval, musique de Vasseur; *le Mariage avant la lettre*, opéra-comique, avec le même, musique

de Métra; aux Folies-Dramatiques : *Coquin de printemps*, vaudeville en quatre actes, avec le même. Cette pièce eut un grand succès. M. Jaime fils a publié un roman : *Une haine de famille* (1881, in-12).

* **JALABERT** (Charles-François), peintre français, né à Nîmes le 1er janvier 1819. — On doit à ce portraitiste distingué beaucoup de toiles non exposées, entre autres les portraits de *Mme la comtesse de Montijo*, de la *duchesse d'Albe*, de *S. A. R. la comtesse de Paris*, de la *duchesse d'Aumale*, de la *princesse Marguerite de Nemours*, de la *duchesse de Chartres*. Parmi ses peintures décoratives, nous citerons : *la Nuit développant ses voiles*, plafond d'une chambre à coucher à l'hôtel Péreire et un *Hommage à l'Aurore*, destiné à un salon de l'hôtel C. Say. Le musée de Nîmes (Gard) possède un tableau de cet artiste : *Œdipe et Antigone*.

Jalès (CAMP DE). V. CONSPIRATIONS [histoire des] ROYALISTES DANS LE MIDI, par M. Ernest Daudet.

JALIN (Gustave DE), pseudonyme de M. Alexandre Dumas fils.

JALIN (Olivier DE), pseudonyme de M. Jules Claretie.

* **JALLE** s. f. — Cours d'eau d'un volume assez fort, mais d'une faible longueur, venant du sable des Landes, et arrosant le Médoc ainsi que la Lande dans le département de la Gironde. La *jalle de Blanquefort* (longueur, 50 kilom.) est le plus considérable de ces ruisseaux.

JAMAIS (Emile), homme politique français, né à Aigues-Vives (Gard) en 1857. Reçu docteur en droit à Paris en 1878, il y exerce depuis cette époque la profession d'avocat. Aux élections législatives du 4 octobre 1885 il se porta candidat dans le Gard, comme républicain modéré, et fut élu le 18 octobre, au scrutin de ballottage, par 58.328 voix sur 110.746 votants. Il est intervenu dans les débats parlementaires sur les tarifs de chemins de fer, le régime des boissons et le service obligatoire, et chaque fois la Chambre a applaudi ses discours, clairs, élégants et nerveux. Il a refusé les fonctions de sous-secrétaire d'Etat aux Colonies, offertes par le président du conseil, M. Floquet (5 février 1889). On a de lui : *Des droits et des garanties de l'inculpé pendant l'instruction préparatoire en droit français et dans la législation étrangère* (1883, in-8°) ; *Etude sur les canaux dérivés du Rhône et sur la situation économique des départements intéressés* (1883, in-8°); *l'Armée et l'Ecole* (1883, in-8°).

JAMBOSINE s. f. (jan-bo-zi-ne — rad. *jambosa*, nom de plante). Chim. Alcaloïde cristallisé $C^{10}H^{15}AzO^3$, fusible à 77°, extrait par l'éther de la racine du *myrtus jambosa* ou du *myrtus jambosa malacensis*, employé, ainsi que la décoction des fruits verts, pour arrêter le cours de la dysenterie, de la blennorrhagie, de la leucorrhée.

JAMES, fort anglais dans la Sénégambie, au milieu du fleuve Gambie, à 33 kilom. de Sainte-Marie-de-Bathurst. Tous les navires qui veulent remonter la Gambie doivent d'abord s'arrêter au fort James.

* **JAMES** (sir Henry), général anglais, né à Hereford en 1803. — Il est mort le 14 juin 1877. Il avait été nommé lieutenant général en 1874. On lui doit un nouveau procédé photographique, qu'il a appelé *photozincographie* et à l'aide duquel il a pu reproduire les ouvrages suivants : *Facsimiles of national manuscripts from William the Conqueror to Queen Anne; Facsimiles of national manuscripts of Scotland* (1867) et *Facsimiles of national manuscripts of Ireland* (Dublin 1874). Parmi les ouvrages qu'il a rédigés lui-même ou seulement publiés, nous citerons : *Notice of the arrangements which have been made for taking meteorological observations at the principal foreign stations of the Royal Engineers* (Londres, 1851); *Ordnance trigonometrical survey of Ireland* (Londres, 1858); *Abstract of the principal lines of spirit levelling in England and Wales* (Londres, 1861); *Account of the principal triangulation of the United Kingdom* (Londres, 1864), et *Record of the expedition to Abyssinia* (Londres, 1870).

JAMES (Henry), philosophe américain, né à Albany (Etat de New-York) le 2 juin 1811, mort à Cambridge en 1882. Il avait fait des études de théologie, en vue d'être ministre presbytérien; mais il n'exerça jamais cette fonction. Il se renferma dans la vie privée et se livra à de libres études et à de libres méditations, d'où sortirent un assez grand nombre d'ouvrages : *Moralisme et Christianisme* (1850); *Lectures et mélanges* (1852); *la Nature du mal* (1855); *l'Eglise du Christ n'est pas le cléricalisme* (1856); *le Christianisme et la logique de la création* (1857); *la Substance et l'Ombre, ou la Moralité et la Religion dans leurs rapports avec la vie* (1863); *le Secret de Swedenborg* (1869); *la Société envisagée comme la forme rachetée de l'homme et comme le gage de l'omnipotence de Dieu dans la nature humaine* (1879) ; *Fragments littéraires* (1885), ouvrage posthume publié par son fils William James, et précédé d'une introduction très intéressante de l'éditeur sur le système philosophique de son père.

L'esprit de Henry James avait subi l'influence de Fourier et de Swedenborg; mais il n'était ni fouriériste ni swedenborgien. Sa doctrine était de celles qu'on désigne sous le nom général de mysticisme. Il opposait la rédemption à la création. La création n'était pas, selon lui, et ne pouvait pas être le dernier mot de l'action divine à notre égard; c'était la rédemption, non la création, qui proclamait la vraie gloire du nom divin. La création nous avait apporté la conscience du moi; la rédemption nous appelait à l'union avec Dieu, au partage de sa perfection. « La doctrine de Henry James, dit M. William James, son fils, avait des affinités nombreuses et diverses. Elle était optimiste en un sens, pessimiste dans une autre. Elle formait un système assez large pour que la morale empirique du naturalisme évolutionniste pût y trouver place; et cependant la nécessité de la mort de l'homme naturel et d'une rédemption surnaturelle y avait une importance plus grande que dans le protestantisme le plus évangélique. Elle découlait tout entière de ces deux idées ou convictions : 1° que l'individu, comme tel, n'est rien, mais doit tout ce qu'il est et ce qu'il a à la nature qu'il hérite de sa race, et à la société dans laquelle il est né ; 2° qu'il est impossible d'admettre que le créateur, en qui réside tout être et tout pouvoir, et qui nous a amenés jusqu'à l'état actuel, ne nous conduira pas plus loin, ne nous fera pas atteindre, *à travers* l'état actuel, et *hors de* cet état, la plus triomphante harmonie. »

JAMES (William), philosophe américain, fils du précédent, né à New-York le 11 janvier 1842. Il fit des études physiologiques et médicales et prit le grade de docteur en médecine à Harvard en 1869. Il fut nommé successivement, au collège de Harvard, professeur adjoint de physiologie (1876); professeur adjoint de philosophie (1880); professeur de philosophie (1885). Il présenta en 1880 à la Société d'histoire naturelle de Boston un mémoire sur *le Sentiment de l'effort*. Ce travail, traduit en français dans *la Critique philosophique*, est une étude des plus remarquables; il est cité avec les plus grands éloges dans les ouvrages français de philosophie publiés depuis cette époque; c'est une contribution importante à la psychologie positive, que M. W. James a débarrassée, par sa critique décisive, de la théorie de Maine de Biran d'après laquelle le sentiment de l'effort nous révélerait une réalité objective, indépendante de nous-mêmes (v. EFFORT). M. William James a publié, en outre, en diverses revues (« Unitarian Review, Scribner's magasine, Mind », etc.), nombre d'articles pleins de vues originales et qui révèlent un esprit singulièrement actif et pénétrant. Nous citerons : *l'Intelligence de l'homme et celle de l'animal* (1878); *le Sentiment de la rationalité* (1879); *les Grands Hommes, les grandes pensées et le milieu* (1880); *Action réflexe et théisme* (1881); *Rationalité, activité et foi* (1882); *le Dilemme du déterminisme* (1884) ; *Ce que fait la volonté* (1888). Parmi les articles qui n'ont pas été traduits en français, les plus importants sont : *De quelques omissions de la psychologie introspective* (1884); *Qu'est-ce qu'une émotion?* (1884); *Sur la fonction de la connaissance* (1885); *la Perception de l'espace* (1887); *Qu'est-ce qu'un instinct?* (1887). On peut dire qu'il a renouvelé toutes les théories qui y sont traitées en les présentant sous de nouveaux aspects et en y découvrant de nouveaux et plus profonds rapports, jusqu'alors inaperçus. La plupart de ces articles ont été traduits en français dans la « Critique philosophique. » Les idées philosophiques de M. William James se rapprochent, sur des points fondamentaux, du néo-criticisme français, dont il a adopté, en les exposant à sa manière et par la méthode qui lui est propre, la doctrine du libre arbitre et celle qui assimile la croyance à la volition. Il paraît s'en écarter sur la question de l'infini, sur celle de la substance, sur celle des phénomènes de conscience auxquels il attribue une réelle continuité, sur celle de la notion de l'espace.

JAMES (Henry), littérateur et romancier américain, frère du précédent, né à New-York le 15 avril 1843. Elevé et instruit surtout à la maison paternelle, il put développer librement son esprit. Très jeune encore, il quitta son pays, traversa l'Atlantique et passa quatre années en Europe avant l'âge de la majorité. Revenu en Amérique, il étudia le droit à Harvard, mais ne prit aucun grade universitaire. Depuis lors, M. Henry James a beaucoup voyagé en Angleterre, en France, en Italie. Il connaît très bien notre pays où il a fait d'assez longs séjours. Il s'est fixé à Londres, où ses écrits sont fort appréciés et goûtés, et où il s'est fait une brillante réputation dans le roman. Les ouvrages de M. Henry James sont fort nombreux; nous citerons ici les principaux : *Esquisses transatlantiques* (1875) ; *Roderick Hudson* (1876); *l'Américain* (1877, traduit en français en 1884 par M. Léon Bochet); *Poètes et romanciers français* (1878) ; *les Européens* (1878); *Hawthorne* (1879); *Daisy Miller* avec d'autres nouvelles (1879, traduit en français par Mme F. Pillon en 1886); *Confidence* (1880); *Washington-square* (1881); *le Portrait d'une lady* (1882); *Descriptions de villes et de pays* (1883); *Contes de trois cités* (1884); *les Bostoniens* (1886); *la Princesse Casa Massima* 1886). M. Henry James excelle dans l'analyse des caractères. Ses voyages et les observations qu'il a faites dans les divers pays où il a passé quelque temps lui ont permis de comparer les habitudes de sentir, de penser et de vivre des Américains, des Anglais et des Français, d'en saisir et d'en exprimer très finement les différences. Ses romans mettent en opposition d'une manière piquante des types de ces trois nations; ils peuvent servir à l'étude de la science que Stuart Mill a désignée sous le nom d'*éthologie*. Ils présentent par là un très grand intérêt et doivent trouver des lecteurs parmi les esprits cultivés de tous les pays.

** **JAMES** (Constantin), médecin français, né à Bayeux (Calvados) en 1813. — Il est mort à Paris en mai 1888. Ses derniers ouvrages ont pour titres : *Moïse et Darwin; l'Homme de la Genèse comparé à l'homme-singe, ou l'Enseignement religieux opposé à l'enseignement athée* (1882, in-18); *la Rage, avantages de son traitement par la méthode Pasteur* (1886, in-8°); *M. Pasteur, sa nouvelle méthode, dite méthode intensive* (1887, in-8°).

JAMETEL (Maurice), linguiste français, né en 1856. Membre de la Société d'économie politique, il est chargé, depuis 1885, du cours de chinois à l'Ecole des langues orientales vivantes. Il collabore à la « Philosophie positive » et à la « Bibliothèque orientale ». On a de lui : *l'Epigraphie chinoise au Thibet* (1879, in-8°); *l'Encre de Chine, son histoire et sa fabrication* (1882, in-18); *la Politique religieuse d'Occident en Chine* (1883, in-8°); *Souvenirs d'un collectionneur, la Chine inconnue* (1885, in-12); *Pékin, souvenirs de l'empire du Milieu* (1887, in-8°).

** **JAMIN** (Jules-Célestin), physicien français, né à Termes (Ardennes) en 1818.—Il est mort à Paris le 13 février 1886. Il avait donné sa démission de professeur à l'Ecole polytechnique en 1881. En 1884, il avait été élu secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences en remplacement de Dumas; enfin, à la mort de Milne-Edwards, il était devenu doyen de la Faculté des sciences. Jamin est l'auteur de très beaux travaux personnels; notamment, sa thèse de doctorat sur la *Réflexion métallique*, et ses mémoires sur la *Constitution des aimants* sont devenus et restés classiques. On lui doit un modèle remarquable d'aimant artificiel et une bougie électrique qui l'une et l'autre portent son nom (v. AIMANT et BOUGIE). Comme professeur, il savait mettre une extrême clarté dans l'exposition des plus hautes théories de la physique; aussi ses cours étaient-ils fréquentés par un très grand nombre d'auditeurs et lui avaient-ils acquis une véritable célébrité. En dernier lieu, il avait publié un petit volume intitulé : *Quelques phénomènes atmosphériques* (1880, in-8°); une troisième édition, augmentée et entièrement refondue, avec la collaboration de M. Bouty, du *Cours de physique de l'Ecole polytechnique* (1878-1887, 4 vol. in-8°), et avec M. Bouty également un *Cours de physique à l'usage de la classe de mathématiques spéciales* (1885, 2 vol. in-8°).

JAMONT (Edouard-Fernand), général français, né le 19 juillet 1831 à Saint-Philibert de Grand-Lieu (Loire-Inférieure). Sorti de l'Ecole polytechnique en 1852 comme sous-lieutenant d'artillerie, il débuta en Crimée et reçut le baptême du feu à la bataille de la Tchernaïa, le 16 août 1855, où il fut blessé grièvement à la jambe droite; quelques jours après, le 22 août, il reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Promu capitaine en 1859, après avoir pris part à la campagne d'Italie, il fit partie de l'expédition de Chine, pendant laquelle il fut cité à l'ordre de l'armée, une première fois pour sa belle conduite au combat du 18 septembre 1860, et une seconde fois pour s'être particulièrement distingué au combat de Palikao le 21 du même mois. Il fit la campagne du Mexique avec non moins d'éclat, et là encore il fut cité à l'ordre du corps expéditionnaire à l'occasion de la reddition d'Oajacca, le 8 février 1865. Chef d'escadron en 1869, il devint au moment de la guerre avec la Prusse chef d'état-major de l'artillerie du 2e corps d'armée. Attaché à l'armée de Versailles, après la guerre, il fut cité à l'ordre du jour pour la façon dont il dirigea le siège du fort d'Issy, le 28 avril 1871. Promu lieutenant-colonel en 1874, colonel en 1876 et général de brigade le 11 novembre 1880, il commanda d'abord la 30e brigade d'infanterie, puis, partit au mois d'avril 1885 commander l'artillerie du corps expéditionnaire du Tonkin; après le départ du général Warnet, il eut même le commandement du corps expéditionnaire, et c'est au Tonkin qu'il devint général de division, le 24 octobre 1885. A son retour en France il reçut le commandement de la 21e division d'infanterie, et c'est de là qu'il fut appelé, le 23 juin 1888, pour être placé à la tête du 1er corps d'armée en remplacement du général Billot, chargé de missions spéciales. Le général Jamont a été promu commandeur de la Légion d'honneur en 1887.

** **JANET** (Paul), philosophe français, né à Paris le 30 avril 1823. — Depuis les *Causes finales* (1877, in-8°), il a publié : *Saint-Simon et le saint-simonisme*, cours professé à l'Ecole des sciences politiques (1878, in-12); *la Philosophie française contemporaine* (1879, in-12); *Traité élémentaire de philosophie* (1881, in-8°); *Cours de morale à l'usage des écoles normales primaires d'institutrices* (1881-1883, 2 vol. in-12) ; *Notions de morale pratique* (1883, in-12); *les Origines du socialisme contemporain* (1883, in-12); *les Maîtres de la pensée moderne* (1883, in-12); *Victor Cousin et son œuvre* (1885, in-8°) ; *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale* (1886, 2 vol. in-8°); *la Physique mathématique et la physique expérimentale* (1887, in-12); *les Lettres de Mme de Grignan* (1887, in-8°) [V. GRIGNAN]; *Passions et caractères au XVIIIe siècle* (1888, in-18), recueil de quatre études intéressantes au point de vue moral, sur Racine, Molière, La Bruyère et Bossuet. M. Paul Janet a de plus traduit *Dieu, l'homme et la béatitude*, traité de Spinoza (1878, in-12).

** **JANMOT** (Anne-François-Louis), dit **Jean-Louis**, peintre français, né à Lyon le 21 mai 1814. — En 1887, il a exposé : *Ophélie; El Biar, près d'Alger*, et en 1888, un *Portrait*. Comme écrivain, il a publié : *l'Ame*, poème (1882, in-4°), avec un album de 34 photographies d'après ses peintures originales, et *Opinion d'un artiste sur l'Art* (1887, in-8°).

JANSON (Paul), avocat et homme politique belge, né à Herstall, près Liège, le 11 avril 1840. Avocat en 1862, il débuta comme orateur politique l'année suivante, et se signala dès cette époque par sa véhémente éloquence. En 1867, il devint membre du conseil communal de Bruxelles, avec un programme républicain-socialiste, et depuis ce temps il fit une propagande active dans les réunions publiques en faveur de l'abolition de la conscription et de l'extension du droit électoral. En 1877, il se présenta, pour la Chambre des représentants, dans l'arrondissement de Bruxelles, comme candidat républicain-socialiste, contre M. Emile Goblet d'Alviella, libéral; mais, malgré son programme, il déclara formellement qu' « aussi longtemps que la Belgique serait gouvernée par un roi honnête homme, fidèle à la foi jurée, il ne songerait même pas à faire de la propagande républicaine. Quant aux progrès sociaux, c'est à l'étude et à l'examen des faits qu'il prétendit vouloir demander leur solution, en faisant appel à toutes les classes de la société pour les résoudre dans un esprit de paix et de conciliation, par la persuasion et la liberté. » Il siégea à l'extrême gauche. Au mois de novembre 1881, l'Association libérale de Bruxelles le choisit comme président, et nul, en effet, n'avait fait plus d'agitation dans le pays pour l'établissement en Belgique du suffrage universel. Cependant, il échoua aux élections législatives de juin 1884. Il ne réussit qu'à entrer en octobre au conseil communal de Bruxelles. Une scission s'étant produite quelques semaines plus tard parmi les membres de l'Association libérale, M. Janson fut réélu président et fit voter un ordre du jour de blâme contre les dissidents et contre la politique d'inertie. Candidat radical aux élections législatives de 1886, il échoua à Bruxelles contre M. Brels.

JANSON (Kristoffer), écrivain et philologue norvégien, né à Bergen le 5 mai 1841. Après avoir étudié la théologie jusqu'en 1865, il se joignit à Aasen et à Vinje dans la lutte qu'ils soutenaient en faveur de la langue nationale; mais ce mouvement déplaisant en haut lieu, M. Janson fut tenu à l'écart des fonctions publiques. Il fonda alors et dirigea pendant plusieurs années une école d'adultes des deux sexes, où il s'efforçait d'intéresser les élèves au mouvement intellectuel contemporain et leur parlait leur patois villageois habituel. Ses contes et ses poésies, écrits également en patois, renferment des tableaux très exacts de la vie des champs et plaisent surtout par le souffle patriotique qui les anime. M. Janson a fait de longs voyages en Europe et en Amérique. Voici la liste de ses écrits : *Fraa Bygdom* et *Bjœrgrin* (1865), récits paysannesques; *Norske Dikt* (1867), recueil de poésies lyriques; *Jon Arason* (1867), poésies historiques; *Sigmund Bresteson*, poème épique; *Torgrim* (1872) et *Den Bergtekne* (1876), récits, dont le dernier est le meilleur de la série; *Fra Dansketidi* (1875), roman historique du XVIe siècle; *Austanfyre sol og vestanfyre Maane* (1879), conte; *En Kvindesskjebne* (1879), pièce en danois; *Smaastykke* (1879), recueil de récits.

JANSSEN (Jean), historien allemand, né à Xanthen, en Westphalie, le 10 avril 1829. Mis en apprentissage chez un chaudronnier, il laissa la chaudronnerie pour l'école rectorale de Xanthen, puis pour l'université de Munster. De 1849 à 1851, il compléta à Louvain ses études philosophiques et théologiques. En 1851, il fut reçu docteur en philosophie à l'université de Bonn et à celle de l'université de Munster comme privatdocent. Quelques mois plus tard, il devenait professeur catholique d'histoire à Francfort-sur-le-Mein. Il publia d'abord le *Registre des empereurs*, et recueillit dès ce moment les matériaux nécessaires à une grande histoire du peuple allemand, de la Renaissance à la fin de la guerre de Trente ans. C'est dans ce but qu'il visita les principales bibliothèques ou archives de l'Allemagne et de l'Italie. A Rome, Pie IX chercha à le conserver au Vatican, car il était entré dans les ordres en 1860. En 1875, élu député au Reichstag par le canton de Malmedy-Schleiden-Montjoye, il siégea sur les bancs du centre; il ne se représenta pas en 1876. Léon XIII lui conféra la prélature romaine en 1880, pour les services rendus par lui à la cause du catholicisme. Ses principaux ouvrages sont les suivants : *Wiebald de Stablo et Corvey* (Munster, 1854); *Histoire de l'évêché de Munster* (Munster, 1855-1856, 3 vol.); *la France convoite le Rhin, sa politique antiallemande* (Francfort-sur-le-Mein, 1861); *Schiller historien* (Fribourg-en-Brisgau, 1863); *Bœhmer, sa vie, ses lettres et ses opuscules* (Fribourg-en-Brisgau, 1868, 3 vol.); *Histoire et biographies* (1875); *Frédéric-Léopold, comte de Stolberg* (1875-1878); *Histoire du peuple allemand depuis le moyen âge* (1876-1884, 3 vol. parus). On ne saurait refuser sans injustice à Jean Janssen le titre d'historien; mais il est historien catholique, ce qui l'a conduit à regarder l'œuvre des jésuites comme éminemment civilisatrice, à soutenir que la décadence du peuple allemand date de sa conversion au protestantisme et que cette conversion ne fut pas libre, etc. Ces conclusions sont-elles démontrées?

JANUS, pseudonyme de M. Robert de Bonnières.

JANVIER (Louis-Joseph), publiciste haïtien, né à Port-au-Prince le 7 mai 1855. Il appartient à la race noire. Il obtint en 1881 le diplôme de docteur en médecine à la Faculté de Paris, et sa thèse, intitulée : *la Phtisie pulmonaire* (1881, in-8°), fut couronnée par l'Académie de médecine. Il suivit ensuite les cours de l'Ecole des sciences politiques. En 1884, il représenta la République d'Haïti aux conférences de Berne sur les bases d'une union internationale littéraire et artistique, puis il présida la commission financière haïtienne chargée de vérifier les titres de l'emprunt de 1875, et fit entrer Haïti dans l'Union postale et l'Union monétaire latine. Frappé de disgrâce en 1887, il fit de nombreuses conférences à Bruxelles, ensuite à Paris, sur Haïti, ses ressources, sa littérature. M. L. Janvier a collaboré au « Paris », à la « Patrie », à l' « Evénement », au « National », au « Rappel ». Il a publié les écrits suivants : *la République d'Haïti et ses visiteurs* (1882, in-8°); *le Vieux Piquet* (1882, in-12); *l'Egalité des races* (1884, in-12); *Haïti aux Haïtiens* (1884, in-12); *les Affaires d'Haïti* (1884, in-8°); *les Antinationaux* (1884, in-12); *les Constitutions d'Haïti* (1884, in-8°); un roman, *Une chercheuse*, récit peu moral, mais en somme point malsain (1888, in-18). Il est enfin l'un des auteurs de la brochure : *les Détracteurs de la race noire et de la République d'Haïti* (1882, in-12).

** **JANVIER DE LA MOTTE** (Eugène), administrateur et homme politique français, né à Angers le 27 mars 1823. — Il est mort à Paris le 27 février 1884. Il avait été réélu député dans l'arrondissement de Bernay, le 21 août 1881, par 10.240 voix contre 5.035 obtenues par son concurrent.

** **JANZÉ** (Charles-Alfred, baron DE), homme politique français, né à Paris en 1822. — Réélu député du département des Côtes-du-Nord, le 3 mars 1878, il fut mis en échec, le 21 août 1881, par le candidat légitimiste, M. Boscher-Delangle; mais la Chambre ayant invalidé cette élection, il fut élu, le 29 janvier 1882, par 10.225 voix contre 8.436 obtenues par son compétiteur. M. de Janzé ne se représenta pas aux élections générales du 4 octobre 1885. Il a publié un ouvrage intéressant, *les Huguenots* (1886, in-8°).

JAPACONINE s. f. (ja-pa-ko-ni-ne — rad. *Japon* et *aconit*). Chim. Alcaloïde amorphe $C^{26}H^{39}AzO^{10}$, dérivé de la japaconitine par l'action de la potasse alcoolique.

JAPACONITINE s. f. (ja-pa-ko-ni-ti-ne — rad. *Japon* et *aconit*). Chim. Alcaloïde cristallisé $C^{66}H^{88}Az^2O^{21}$, fusible à 180°, extrait par l'alcool et l'acide tartrique des racines de l'aconit du Japon. La potasse alcoolique la transforme en acide benzoïque et japaconine.

** **JAPON**, grand empire insulaire de l'extrémité orientale de l'Asie. — La population était en 1887 de 38.507.177 habitants, dont 29.579.258 dans l'île de Niphon, 2.768.229 dans l'île de Sikokou, 5.933.454 dans l'île de Kiousiou et 226.236 dans l'île Yéso ou Hokkaïdo. La densité de la population était en moyenne de 100 hab. par kilom. carré; en 1882, elle n'était que de 96 (36.700.118 hab.). En 1885, le nombre des étrangers était de 6.930, dont 4.071 Chinois, 1.200 Anglais, 621 Américains, 818 Allemands, 220 Français. En 1884, il y avait 5 villes de plus de 100.000 hab. : Tokio, avec 1.552.457 hab.; Osaka, avec 353.970; Kioto, avec 255.403; Nagoya, avec 126.898, et Kanazawa, avec 104.320; et 23 villes ayant de 30.000 à 100.000 hab. Les chrétiens sont au nombre d'environ 40.000.

—*Mœurs et Criminalité.* D'après une loi sur l'assistance publique, datant de 1874, le gouvernement donne sept boisseaux de riz par année à tout individu âgé de plus de 70 ans ou de moins de 15 ans, incapable de travailler et n'ayant pas de ressources suffisantes pour subsister. En 1885, le nombre total des indigents était de 21.328 et les dépenses pour leur entretien se sont élevées à 79.791 yens (1 yen = 1 trade dollar américain = 5 fr. 15). On a jugé, pendant la même année, 117.245 criminels, dont 110-830 furent condamnés à des peines moindres qu'un an d'emprisonnement.

Les Japonais commencent à adopter les habitudes de l'Occident; beaucoup d'hommes portent le costume européen, peu approprié cependant au climat; la tresse, sauf dans l'intérieur, a presque complètement disparu. Les femmes, au contraire, sont restées fidèles au costume national. L'alimentation aussi se transforme; la consommation de la viande augmente.

— *Productions naturelles et Agriculture.* 49,4 pour 100 de la surface totale de l'empire sont occupés par des bois, 10,22 pour 100 par des terrains vagues et des constructions, 40,6 pour 100 par des cultures. Les principaux produits agricoles sont : le riz, l'orge, le froment, les fèves, la soie brute, le thé. La culture de la canne à sucre et des betteraves a été tentée; il serait, en effet, avantageux pour le pays de fabriquer lui-même le sucre qu'il consomme et pour l'acquisition duquel il paye à l'étranger 3.000.000 de dollars par an. La culture de la vigne progresse peu à peu; mais on n'a pu encore produire de bon vin. Par suite de la nourriture presque entièrement végétale des Japonais, l'élevage est sans importance. Il y avait en 1880, 1.609.293 chevaux et 1.124.564 bestiaux servant de bêtes de somme. L'élevage des moutons n'a pas réussi.

La valeur totale des produits minéraux du Japon, sauf Yéso, atteint 252.000.000 de dollars. La mine de houille la plus importante est celle de Takashima, près de Nagasaki, les sources de pétrole les plus productives sont à Etsigo et à Akitaken.

— *Industrie.* Les Japonais emploient à présent les procédés européens dans la filature de la soie, la fabrication des draps (manufacture de Senzi). Comme on sait, ils tressent la paille et l'osier avec une habileté extraordinaire, fabriquent avec le *kozou* du papier très résistant, qui leur sert aux usages les plus divers : vitrages et cloisons mobiles pour maisons, mouchoirs de poche, manteaux imperméables, etc. Les Japonais ont à présent des tanneries, des fabriques d'armes et de munitions, des verreries, qui suffisent à leur consommation.

— *Incendies, tremblements de terre, etc.* Les habitations, le plus souvent construites en bois, favorisent l'éclosion et la propagation des incendies; en 1879, entre autres, un incendie dévora à Tokio 9.316 maisons, 4 ponts, 36 jonques... Certains quartiers sont détruits en moyenne tous les trois ans.

Les tremblements de terre sont très fréquents au Japon. Celui de la nuit du 21 au 22 février 1880, le plus violent depuis 1855, fut ressenti de Tokio à Yokohama, mais ne fit que des dégâts matériels. Pour la prévision de ces catastrophes dans une certaine mesure, on a fondé à Tokio une Société sismologique.

En 1878 et 1879, enfin, le choléra fit 86.625 victimes.

— *Commerce.* Le commerce extérieur du Japon se fait par les ports ouverts de Yokohama, Kobé, Nagasaki, Hakodaté et Nigata. On a beaucoup fait dans les derniers temps pour relever le commerce et améliorer les voies de communication. Les principaux articles d'exportation sont : la soie grège (19.280.000 yens en 1887), le thé (7.349.000), la houille (2.337.000), le riz (2.255.000), le cuivre, les poteries. On importe surtout des filés de coton (8.235.000 yens en 1887), le sucre blanc (3.296.000), le sucre brun, le pétrole, les draps, les mousselines de laine. L'importation totale a atteint en 1887 une valeur de 51.699.769 yens, l'exportation 52.409.223 yens. Depuis 1882, l'exportation dépasse toujours sensiblement l'importation. C'est que les Japonais ont fait des progrès sensibles dans l'industrie occidentale et fabriquent à présent eux-mêmes la plupart des objets que nous leur fournissions autrefois; ils préfèrent souvent se passer de ceux qu'ils ne peuvent encore fabriquer, pour ne pas favoriser l'importation. Pour l'exportation, ils ouvrent eux-mêmes des comptoirs dans les grandes cités commerçantes de l'Europe. On a pu juger des progrès de l'industrie japonaise à l'Exposition nationale d'Ougéno (Tokio) en 1881. Le Japon, qui a refusé par traité l'introduction de l'opium, n'est donc pas un marché pour l'Europe. C'est la Grande-Bretagne qui est à la tête de l'importation (18.971.000 yens en 1887); puis viennent la Chine, les Etats-Unis, l'Allemagne, la France; les marchandises exportées se portent surtout sur les Etats-Unis (21.529.000 yens en 1887). 1.067 navires marchands sont entrés dans les ports du Japon en 1886. La flotte marchande du Japon se compose de 324 navires, dont 59 vapeurs.

— *Voies de communication.* 935 kilom. de chemins de fer sont en exploitation; 396 en construction; le nombre des bureaux de poste est de 4.137; la longueur des lignes télégraphiques de 9.310 kilom. Au 1er juillet 1877, le Japon est entré dans l'Union postale universelle.

La Peninsular and Oriental Steam Company et les Messageries françaises font deux fois par mois la traversée du Japon en Asie, en Australie et en Europe; les bâtiments de la Pacific Mail Steamship Company établissent une communication régulière entre San-Francisco et Yokohama. En outre, il existe des sociétés de navigation à vapeur fondées par des Japonais; la plus importante est la Compagnie Mitson-Bisi, qui possède 40 vapeurs.

— *Finances.* Dans le budget de l'année financière finissant le 30 juin 1888, les recettes se sont élevées à 79.936.870 yens; les dépenses à 79.935.553 yens. La dette publique s'élevait en 1887 à 249.108.578 yens.

— *Instruction publique.* Le gouvernement montre une grande sollicitude pour l'instruction publique, surtout pour l'enseignement supérieur. Plusieurs centaines de jeunes Japonais ont déjà été envoyés dans les principaux pays de l'Europe et dans l'Amérique du Nord, pour y compléter leur instruction. Dans le pays même, les méthodes pédagogiques européennes ont été appliquées avec succès. Sur 5.952.000 enfants en âge de fréquenter l'école, 3,037.270 la fréquentaient réellement en 1883. La rétribution scolaire n'est pas toujours exigée. Les frais sont couverts le plus souvent par des impôts locaux. Dans l'arrondissement de Shiga, parmi les habitants âgés de plus de six ans, 87,55 habitants mâles pour 100 et 38,76 habitants féminins savent signer leur nom. Il y avait à la même époque 30.156 écoles élémentaires, 173 écoles moyennes, 80 écoles normales, 80 écoles industrielles; à Tokio, une université, un collège d'ingénieurs, une société de géographie fondée le 22 février 1889, un observatoire météorologique, une société de langue et littérature françaises, fondée en octobre 1880, une bibliothèque de 143.000 volumes; puis dans les provinces, des écoles de médecine à Nagoya, Nagasaki; une école d'agriculture à Sapporo. L'université de Tokio comprend quatre Facultés : droit, sciences, médecine, lettres, avec 12 professeurs étrangers, 40 japonais et environ 150 élèves. A l'école de médecine, l'enseignement se fait en langue allemande.

Une preuve des progrès que fait la civilisation occidentale au Japon, c'est le développement qu'a pris la presse depuis 1871, époque où parut le premier journal; à Yédo, il paraît 18 journaux. Les Japonais lisent beaucoup; du 1er juillet 1878 au 30 juin 1879, il a paru 5.317 ouvrages en 9.967 volumes. Depuis quelques années le gouvernement a dû prendre des mesures répressives contre la presse, qui jouissait de trop de liberté. En décembre 1884, il s'est constitué au Japon une société ayant pour but de remplacer dans la langue écrite les signes chinois par les lettres latines.

Quant aux cultes, l'Etat ne leur accorde plus aucune allocation, et les temples ne sont entretenus que par la piété des fidèles. Il ne met pas d'obstacles à l'extension du christianisme; mais, vu le scepticisme des Japonais, le nombre des conversions est petit, eu égard aux grands efforts déployés par les missions.

— *Armée.* Le décret du 28 décembre 1872 a établi le service obligatoire avec faculté de rachat et trois ans de service actif. Depuis 1879 le Japon a pris pour modèle l'organisation de l'armée allemande au lieu de celle de l'armée française, comme il avait fait précédemment, et en 1880 la mission militaire française a dû par suite être rappelée. L'armée japonaise est composée actuellement de trois éléments : l'armée active (*jobigun*), recrutée par le tirage au sort; la réserve (*kobigun*); l'armée territoriale (*kokumingen*). Tout homme valide peut être appelé sous les drapeaux depuis l'âge de 17 ans jusqu'à celui de 40 ans; après les 3 ans de service actif, il fait partie de la réserve pendant 5 ans, puis de l'armée territoriale. L'armée japonaise comprend actuellement 35.500 hommes et peut être portée en temps de guerre à 116.000 (53.000 hommes de troupes de campagne, 20.000 de troupes de réserve et 43.000 de territoriale). De plus, la *levée en masse* (landsturm des Allemands) se compose de tous les Japonais âgés de 17 à 40 ans qui ne font partie ni de l'armée active, ni de la réserve. Cette partie de l'armée n'est mobilisée que si l'ennemi a franchi les frontières et si toute la réserve a été incorporée à l'armée active. L'avancement, selon la nouvelle loi, devant dépendre du mérite et de l'instruction, on a dû supprimer l'ancienne caste guerrière des Samouraï, qui autrefois formait la force armée du Japon.

— *Divisions militaires.* On compte six districts militaires, dont les quartiers généraux se trouvent à Tokio, Osaka, Koumamoto (sur Kiousiou), Nagoya, Hiroshima et Shendaï. Pour la sûreté intérieure, il y a une gendarmerie forte de 18.500 hommes et très bien exercée, et spécialement pour la capitale Tokio, un bataillon de gendarmerie à pied (6 compagnies, 1.612 hommes).

Les écoles spéciales militaires, organisées et dirigées d'abord par des Européens, ont maintenant des indigènes parfaitement capables à leur tête; ce sont les écoles de sous-officiers, préparatoires pour officiers (école de cadets); pour officiers, l'école de tir et de gymnastique, l'école vétérinaire et l'académie de guerre, toutes à Tokio. Parmi les établissements techniques, il faut citer deux fabriques de poudre non loin de Tokio, deux grands arsenaux à Tokio et Osaka, six hôpitaux et un musée d'artillerie.

— *Marine.* La flotte de guerre a été constituée depuis 1860 par l'achat de bâtiments européens hors d'usage; en 1874, elle se composait déjà de 128 bâtiments, dont 2 cuirassés. Elle comprend actuellement : 1 navire cuirassé, 1 frégate, 3 croiseurs, 11 corvettes, 5 canonnières et 4 bâtiments divers, avec 172 canons en tout. Il y a 11 navires en construction. Sur le pied de paix, le personnel de la marine se compose de 482 officiers et 3.775 sous-officiers et hommes non gradés. Le plus fort bâtiment est le vaisseau-casemate « Fu-so », construit en 1877 à Poplar, près de Londres, et qui file 13 nœuds; l'un des croiseurs tout en acier, le « Tsu-Kuschi » file 17 nœuds et est très bien armé de 8 canons Armstrong. La réorganisation de la marine a eu lieu d'abord sous la direction d'officiers de marine et d'ingénieurs français, qui ont été remplacés par des Anglais en 1873.

— *Colonies. Emigration.* Depuis l'ouverture du Japon aux étrangers et son développement industriel et commercial, l'expansion des Japonais au dehors a repris avec une ardeur nouvelle. Les émigrants se portent sur l'île de Yéso, jusqu'ici assez déserte, les îles Ogasavara ou Bonin, le royaume de Lou-Tchou, qui appartenait à la Chine et a été annexé par le Japon en 1879, sous le nom de ken d'Okinava. Enfin la Corée a dû ouvrir plusieurs de ses ports au Japon en 1876 et se trouve à présent en relations commerciales avec le reste du monde.

—*Histoire.* Dans les premiers mois de l'année 1880, un nouveau ministère fut constitué au Japon sous la présidence de M. Ino-Ouyé. La seule raison mise en avant par les journaux officieux pour justifier ce changement ministériel, c'est que, lorsqu'un cabinet reste trop longtemps aux affaires, le peuple se figure qu'il y a arrêt dans les réformes et préjudice pour les fonctionnaires qui ne sont pas bien en cour! Voilà un trait tout à fait caractéristique, qu'il ne faut pas s'étonner de trouver chez une jeune nation où la fureur du changement et de l'assimilation pour les choses d'Europe ne connaît pas de bornes. Mais, si le mikado consentait à donner à son peuple la satisfaction d'un changement ministériel, il refusait dans le même temps de lui accorder une Assemblée nationale. La question de l'établissement du régime représentatif est une de celles qui passionnaient le plus les Japonais. Les uns repoussant cette idée, les autres en sollicitant la réalisation, il s'ensuivait une agitation des plus vives. Des sociétés secrètes se formèrent dans les principaux centres. La police et les tribunaux furent sur les dents. Lorsque le mikado avait été promu au rang suprême, il avait fait afficher une proclamation portant, entre autres choses, qu'une assemblée délibérative représenterait les classes du peuple, et c'est de cet acte solennel qu'excipaient les manifestants. Les mesures de répression demeurant impuissantes à calmer l'effervescence, un décret impérial en date du 12 octobre 1881 convoqua les « représentants du peuple » en Assemblée nationale pour 1889.

En attendant cette date éloignée, le gouvernement du mikado prit un certain nombre de dispositions d'un caractère politique. Les religions d'Etat furent supprimées (1884), et, la même année, l'empereur créa une pairie nationale pour en composer la Chambre haute du futur Parlement. Des négociations furent entreprises pour la revision des traités de commerce entre le Japon et les nations occidentales et les Etats-Unis (1886), au triple point de vue de l'exterritorialité des étrangers, du tarif douanier et de l'ouverture du pays au commerce européen. Le Japon, enfin, adhéra le 30 octobre 1886 à la déclaration du Congrès de Paris, du 16 avril 1856, concernant les droits des belligérants et des neutres pendant les guerres maritimes.

Le 11 février 1889, le mikado se décida à promulguer la nouvelle constitution de l'empire. Cette constitution est modelée sur celle des monarchies constitutionnelles de l'Europe. Elle institue : 1° une Chambre des pairs héréditaire pour le premier tiers, élective pour le second, et nommée par le mikado pour le dernier tiers; 2° une Chambre des communes de 300 membres, à raison de 1 député par 100.000 habitants. Le droit électif, basé sur le système censitaire, est conféré à tout homme de vingt-cinq ans payant au moins 125 francs par an. La liberté individuelle, la liberté de la parole et de la religion, le droit de réunion, sont garantis par la loi organique. La magistrature est inamovible.

—*Beaux-Arts.* Au VIe siècle le Japon reçut de Corée le bouddhisme et en même temps l'art hindou, auxquels se mêlèrent dans la suite des éléments chinois et persans, mais sans nuire à la personnalité des produits de cette race, qui transforme et s'assimile tout ce qui lui vient du dehors. Jusqu'à l'Exposition de 1867, l'art japonais était, pour ainsi dire, resté ignoré de la France, de l'Europe même. On ne le jugeait que par des spécimens isolés qui ne permettaient aucune idée d'ensemble et qui ne laissaient point apprécier son importance capitale, son entente supérieure de la décoration. L'Exposition de 1878, et celle, uniquement japonaise et rétrospective, organisée chez M. Georges Petit en avril 1883, eurent pour effet d'achever la révélation, et l'on put se rendre compte de la valeur de tels exemples par l'empressement que l'industrie mit à s'en inspirer. En même temps, des artistes, des littérateurs, des érudits tels que MM. Jules et Edmond de Goncourt, Philippe Burty, Théodore Duret, Gonse, se vouaient à l'étude de l'art japonais et le dernier lui consacrait, en 1883, un important ouvrage, véritable monument élevé à la gloire de ces Athéniens de l'extrême Orient (v. ART JAPONAIS). C'est en nous aidant de ces docu-